La cour et le pouvoir dans les romans de Gautier d'Arras

Les études les plus importantes jusqu'ici consacrées à Gautier d'Arras[1] ont souligné ses liens et ses divergences avec la littérature courtoise et particulièrement avec Chrétien de Troyes, ou se sont attachées au problème des sources[2]. Nous nous intéresserons ici à un motif, celui du pouvoir — impérial ou royal[3] — qui peut paraître restreint, mais qui, s'il n'en constitue pas à proprement parler le sujet, est commun aux deux œuvres de Gautier et représente le destin ultime des héros dans *Ille et Galeron* comme dans *Eracle*.

Apparitions parfois fugitives, ainsi le roi de France dans *Ille et Galeron* et l'empereur Foucart dans *Eracle*[4], les personnages qui détiennent le pouvoir suprême se signalent cependant par leur nombre et leur variété[5]. Ainsi, dans *Ille*, le roi de France, l'empereur et sa fille Ganor, que l'empereur de Romanie cherche à épouser, le héros lui-même, accédant à l'empire par son second mariage ; ainsi encore, dans *Eracle*, l'empereur de Rome, Laïs, et son épouse Athanaïs, le roi païen Chosroès, meurtrier de Foucart, et, là encore, le héros du roman qui succède à Foucart et élimine Chosroès.

D'un roman à l'autre, le simple relevé fait apparaître trois éléments constants : un ennemi violent et cruel, venu de l'Est ; un empereur,

1 — Anthine Fourrier dans *Le Courant réaliste dans le roman courtois en France au moyen âge*, Paris, Nizet, 1960, pages 179 à 313, étudie les sources historiques et populaires des deux romans. Le critique Lorenzo Renzi s'est attaché à l'aspect courtois chez Gautier et au problème du réalisme dans *Tradizione corteze et realismo in Gautier d'Arras*, Padova, 1964.

2 — Particulièrement le conte des trois dons, étudié par Fourrier, *op. cit.*, pages 216 sq.

3— Par exemple *Ille et Galeron*, vv. 6553-6554 : « De Rome est Illes emperere / et rois et sire et commandere ». Voir aussi vers 3211 : « Ganor, la fille au roi ».

4 — *Ille*, vers 169-332 et *Eracle*, vers 5264.

5 — Nous laissons volontairement de côté les dédicataires des œuvres, en particulier l'impératrice Béatrix d'Allemagne. Pour ce personnage, voir Fourrier, pages 181 sq., où il traite des relations entre Gautier et ses dédicataires. Nous nous limiterons ici à ce que les personnages romanesques nous apprennent du pouvoir.

auquel le héros vient en aide ; un héros, qui, par sa valeur morale et physique, accède au pouvoir suprême. *Eracle* va cependant plus loin qu'*Ille* dans la représentation du pouvoir impérial, en mettant le héros à l'épreuve dans l'exercice de ce pouvoir, à travers la situation, il est vrai exceptionnelle, de la Croisade.

Si l'on met donc en parallèle les deux romans[6], avec les constantes de structure que l'on vient d'y signaler, on constate que le héros assume deux fonctions différentes dans le récit :

— tout d'abord, le héros aide l'empereur, par son action guerrière (Ille), ou par ses conseils (Eracle). Il lui devient ainsi indispensable et obtient à la cour une position élevée : sénéchal (Ille remplace, au cours du combat, le sénéchal défunt), ou conseiller privilégié, selon le type d'appui qu'il a jusque là apporté au pouvoir. Dans les deux cas, c'est le sénéchal qui a introduit le héros auprès de l'empereur[7]. Dans les deux cas aussi à l'issue de ces épreuves, une vérité jusque là dissimulée se révèle à propos du héros : Ille, qui ne se disait même pas chevalier et avait été retenu comme *soudoier* par le sénéchal[8] est reconnu par tous comme le meilleur chevalier qui soit et le seul recours possible de l'Empire ; Eracle est adoubé par Laïs et ses nobles origines sont désormais connues de tous[9]. La véritable qualité du héros est apparue dans sa relation avec le pouvoir, mais, en même temps, ont été révélées les manques et les faiblesses de celui-ci, auquel le héros s'est montré indispensable.

— dans un second temps, le héros défend le pouvoir menacé, dirige l'action militaire en combattant un ennemi venu de l'est[10], cruel, félon, mais aussi plus puissant. Il s'agit alors comme substitut de l'empereur (ou plutôt dans le cas d'Ille, de l'impératrice, que l'on croit perdue)[11], ou comme empereur lui-même (Eracle), ayant été choisi par tous pour exercer cette fonction[12]. Il triomphe de l'ennemi, rétablit la paix ; il est salué par tous comme le meilleur sou-

6 — La composition synchronique des œuvres, soulignées par Gautier, et commentée par Fourrier autorise ce parallèle.

7 — Dans les deux romans, le personnage du sénéchal est très favorablement présenté. Faut-il y voir un éloge discret de l'un des dédicataires, Thibaut de Blois, sénéchal de France jusqu'en 1191 (voir Fourrier, page 189). On pourra noter qu'Ille, devenu sénéchal, épouse la fille de l'empereur, comme Thibaut était le sénéchal et le gendre de Louis VII. On peut y voir aussi simplement un éloge de cette fonction, rouage essentiel du royaume.

8 — *Ille*, vers 2044-2045 et v. 2053-2054.

9 — *Eracle*, vers 2856-2874.

10 — L'empereur de Roménie est cruel et vindicatif. Ganor l'accuse d'avoir fait mourir sa première épouse. Il est maudit par tous (vers 5599-5600) et Ille souligne sa violence et ses injustices (vers 5678-5680).

11 — *Ille*, vers 5728-5729 : « Ne sai que je vous puisse dire, / mais que Ganor avons perdue ».

12 — Eracle a été élu par les notables de Constantinople. Ille est accueilli comme un sauveur : « [...] bien soiés vos venus ! / sans vos ne poiemes nos plus ».

verain possible. Les Romains «vont grant joie demenant»[13] lorsqu'Ille, par son mariage avec Ganor, obtient effectivement le titre dont il a déjà exercé la charge, tandis que les habitants de Constantinople accueillent Eracle à son retour de Jérusalem en considérant que

(...) nul jor n'aront mais signor
qui les maintiegne a tele honor
n'a tel francise n'a tel pais[14].

A travers ces deux fonctions du héros, *Eracle* comme *Ille et Galeron* nous présentent les rapports du pouvoir avec ses conseillers, particulièrement en période de crise, mais aussi la défense et l'exercice de ce pouvoir, ses liens avec la morale, voire, avec le personnage d'Eracle, avec la sainteté.

★
★ ★

Les deux cours impériales rassemblent autour du souverain des princes et des barons. Le ban réunit si nécessaire les vassaux plus lointains : ainsi, Laïs «fait crier le ban» pour chercher une épouse et remercie ses barons «del ban / qu'il ont si ricement tenu»[15]. Laïs, «li plus hals hom / c'on sace et de plus halt renom»[16] prend les décisions après avoir consulté barons et conseillers. Cette cour féodale est aussi une cour fastueuse et le sera plus encore sous l'influence de l'impératrice Athanaïs. Ainsi, les barons et les «haut per» enseignent la musique à leurs enfants dès leur plus jeune âge[17], concours et jeux, épreuves sportives et musicales réunissent les courtisans.

Cependant, sous cette impression d'équilibre et de faste, apparaissent des fêlures. On peut remarquer tout d'abord qu'aucun des deux empereurs, au contraire des héros, et alors même que les scènes de bataille sont fort nombreuses dans les deux textes, n'est présenté dans l'action guerrière. Dans *Ille*, cela s'explique par la vieillesse de l'empereur qui l'empêche de participer en personne aux combats ; certes, Laïs, dans *Eracle*, s'éloigne pour assiéger une ville, mais ce n'est guère qu'un prétexte pour le faire sortir du récit avant la rencontre de l'impératrice avec Paridès.. Il apparaît là comme mari, non comme empereur. De plus, les deux souverains présentent des signes de faiblesse :

13 — *Ille*, vers 6538-6540.
14 — *Eracle*, vers 6451-6453.
15 — *Ibid.*, vers 728 et vers 2054-2055.
16 — *Ibid.*, vers 2037-2038.
17 — *Ibid.*, vers 3384-3386.

physique et morale dans *Ille*, chez un empereur vieilli et menacé par la guerre. Dès sa première apparition, c'est un vieillard terrorisé que rencontre le héros :

Illoec trova l'empereour,
qui mout estoit en grant freor.
Nus n'ot onques grignor destrece,
que d'une part l'aqeut viellece,
et d'autre part li emperere,
cil par dela, o son empere,
por çou qu'il ert si foibles hom[18].

Faiblesse politesse chez Laïs. Dans les situations difficiles, celui-ci hésite, a du mal à prendre des décisions fermes ; ainsi, il s'avoue qu'il ne sait comment intervenir pour défendre Eracle qui pourtant représente le bon droit :

L'empereres ot l'aatine,
le tieste tient un poi encline
et pense : « Dius ! Con grans peciés
se cis varlés est detrenciés
et ocis par si grant folie ! (...)
Ahi ! se Dius te secourust
a cest besoig, Eracle amis ![19].

Dans cette attitude, et dans des circonstances analogues, Laïs rappelle Charlemagne demandant à Dieu de soutenir Thierry, un tout jeune homme engagé comme Eracle dans un combat difficile[20]. Ainsi, les deux empereurs possèdent des traits qui rappellent les faiblesses de l'empereur épique.

A ce motif hérité de l'épopée, Gautier adjoint, à propos de Laïs, et, dans une moindre mesure de l'empereur romain d'*Ille*, une dimension moralisante : Laïs est versatile, changeant facilement d'opinion suivant son interlocuteur. Son attitude envers Eracle est révélatrice : excessif, il donne un pouvoir total à l'enfant, soumettant toute la cour à la volonté de ce conseiller puissant dont il a fait un favori :

En lui se croit, en lui se met,
de lui alever s'entremet.

18 — *Ille*, vers 2001-2010 ; on retrouvera ce motif au vers 3152 (« qui mout estoit en grant freor ») et aux vers 4507-4515, où l'empereur avoue sa faiblesse à Ille, aux vers 4545-4553, où il a un malaise au départ du héros et aux vers 4555 et suivants, où il déplore sa vieillesse et sa faiblesse.

19 — *Eracle*, vers 1183-1187 et 1198-1199.

20 — *La Chanson de Roland*, laisses CCLXXVII et CCLXXXIII, édition Moignet. On a signalé l'identité d'attitude entre Laïs et Charlemagne au vers 1184 : « la tieste tient un poi encline ».

et auquel il se confie totalement :

consel te quier, conselle moi,
car tous mes consaus est en toi[21].

Cependant, ce même Laïs a déjà rejeté sans preuve Eracle, alors même que celui-ci lui avait montré qu'on pouvait se fier à lui, simplement sur les rumeurs de sa cour. La colère, à laquelle s'abandonne Laïs déçu[22], est de la même nature que celle du vieil empereur de Rome. Celui-ci s'emporte contre Ille parce qu'il craint d'être abandonné : c'est l'expression de sa faiblesse et de sa peur.

Or cette indécision et ces volte-face de l'empereur ouvrent la porte aux pires excès : car Gautier met en scène une cour servile, qui ménage ses intérêts en claquant ses antipathies et ses amitiées sur celles du souverain. La cour n'est qu'un reflet, un miroir de celui-ci. Lorsqu'Eracle possède la faveur de Laïs, tous cultivent sa relation :

Toute li cors qui molt est ample,
prent a l'empereor essample
de lui amer et conjoïr,
de lui servir, de lui joïr ;
car puis que sire assaut son cien,
tout li autre le sivent bien ;
tant que li sire a cier celui,
tant le cierist n'i a celui[23].

En revanche, l'ancien favori délaissé est rejeté par tous :

Ore est Eracles el desous,
or est il molt sor cuer a tous,
c'on trueve poi a cort amis
puis que li sire est anemis[24].

Ces réflexions désabusées de Gautier sur la précarité des situations à la cour constituent l'un des motifs les plus importants d'*Eracle*. Dans un discours moralisateur, fondé sur des images (comme le chien cité plus haut) et sur des formules proverbiales (« [...] nus ne maine bone vie / qu'Envie ne li voele nuire »), Gautier fustige tout d'abord la jalousie[25] qui règne à la cour non seulement à l'égard des favoris, qui peuvent devenir des obstacles à l'ambition personnelle ou lignagère, mais aussi à l'égard des hommes de bien. L'arme des courti-

21 — *Eracle*, vers 1909-1910 et 1929-1930.
22 — *Ibid.*, vers 897-898 et 906.
23 — *Ibid.*, vers 1897-1904.
24 — *Ibid.*, v. 1513-1516 et l'ensemble des vers 1504-1518.
25 — C'est le motif de l'*Invidia*, que l'on retrouve par exemple aux vers 1252 sq. 1373 sq. La formule citée se trouve aux vers 1252-1253.

sans, c'est le mensonge, la calomnie : les courtisans sont *losengiers* et *jongleors*[26]. Le sénéchal de Laïs critique cette tendance de la cour à détruire tout homme de valeur :

Si m'att Dius, or voi je bien
que contre un home qui retrait
prince de faire honteus plait,
sont il mil qui a mal l'empaignent[27].

Même langage chez le sénéchal d'*Ille* :

Li malvais, qui sont plain d'anui,
tienent prodome a enuiex[28].

Le rôle d'Eracle, comme celui d'Ille est précisément de faire apparaître ces failles, de révéler, par sa seule présence, celle des trompeurs et des mauvais conseillers. Ce qu'*Ille* exprime simplement dans l'éloge du héros auquel on peut faire confiance, parce qu'il sait « bien amesurer » et « musart honir et confondre »[29], *Eracle* l'affirme plus longuement à travers une image :

Preudom porte o lui son tesmoig,
nel puet empirier male bouce,
ne malvais hom a lui ne touce
ne ja preudom n'ert por lui pire,
por canqu'il onques set mesdire,
car li mauvais, il s'en confont,
car li plons art et l'argent font,
et si s'afine par le plom,
qui s'art por lui ; li mauvais hom
art enfin por le proude gent
si con li plons fait por l'argent[30].

Les « jengleor glouton » portent en eux-mêmes leur destruction, lorsqu'ils s'attaquent à un homme de valeur et ce dernier sera toujours reconnu par ses pairs, de même que le sénéchal continue, malgré tout, à faire confiance à Eracle. Mais, par là même, le sénéchal accuse l'empereur de ne pas voir les qualités d'Eracle et de se laisser tromper par les losengiers de sa cour. Bien plus, Laïs, habitué au mensonge, s'irrite parce qu'Eracle ne souscrit pas à sa propre vision, laissant de côté par exemple le cheval que l'empereur estime être le meilleur.

26 — *Eracle*, vers 1073, 1415, 1506, 1594, 1770, 1829, 1881-1882.
27 — *Eracle*, vers 1376-1380.
28 — *Ille*, vers 2246-2247.
29 — *Ibid.*, vers 2268-2269.
30 — *Eracle*, vers 1829-1844.

Le motif du jugement faussé se rattache à un thème plus vaste, très largement utilisé dans les deux romans : il s'agit de l'opposition entre l'être et le paraître, exprimée proverbialement aux vers 2214-2215 d'*Eracle* :

> *[Eracle] voit le ceuvre desous l'or,*
> *et le plont paroir sos l'argent.*

Cette capacité du héros à juger de ce que chacun est vraiment est illustrée par l'épisode des jeunes filles à marier[31] où, sous l'apparence de beauté, Eracle décèle les vices qui se dissimulent, et très généralement par le conte des trois dons. Leur fonction n'est-elle pas en effet de déterminer, derrière les apparences, la réalité des objets et des êtres, et en l'occurrence, de révéler la beauté cachée derrière une piètre apparence. Or, c'est bien de cela qu'il est question dans la relation entre le héros et l'empereur. Tant Laïs que l'empereur de Rome dans *Ille* se trompent en jugeant le héros. Un même motif illustre dans les deux romans la superficialité du jugement impérial, celui du *gab* et des *gabeors*, motif qui, par l'effet de miroir déjà signalé entre le prince et les courtisans, s'étend à la cour entière. Le rire moqueur et sarcastique est tout autant une caractéristique du vieil empereur de Rome que de Laïs et de son peuple. Ainsi, lorsque se présente à la cour Ille, borgne et sans équipement, il est victime des sarcasmes de l'empereur auquel il ne semble pas devoir être d'un grand secours. Le rire servile des courtisans se joint à celui de l'empereur : c'est le rire de celui qui se croit fort, face à un plus faible qu'il méprise ou dont il ne pense pas avoir besoin. On notera par exemple qu'Ille déclare plus loin à l'empereur de Rome que son adversaire de Roménie plus jeune et mieux armé « cuide de vos gaber » (vers 5680). Or, le *gab* se fonde sur la seule apparence d'Ille ; il est donc l'expression d'un jugement superficiel, qui ne s'attache qu'à la surface des êtres. Permettre le *gab* ou l'utiliser soi-même, c'est montrer la légèreté de son jugement. Mais, lorsque le *gab* est le fait du souverain, c'est tout le pouvoir qui se fonde sur lui, introduisant à la cour un ferment de désordre. Ce point est souligné, plus loin dans le roman, par un messager qui rapporte à l'empereur des nouvelles du champ de bataille et lui annonce les exploits d'Ille. Le messager critique violemment l'attitude passée de l'empereur, qu'il assimile à un mauvais conseiller, un orgueilleux qui s'est attaqué à un homme valeureux, et cela d'autant plus gravement que l'empereur aurait dû être un modèle pour tous :

31 — Exprimé aussi par la comparaison avec le « goupil qui tapist en l'ombre » (vers 2239) ou sous forme de proverbe : « Car n'est pas ors tout canqu'il luist » (vers 2244).

La gens vilaine et aspre et dure
prisent à vous example, sire,
k'assés li sorent honte dire
ançois que il en l'ost venis[32].

En jugeant superficiellement alors qu'il occupe une place où tous prennent exemple sur lui, l'empereur ne s'est pas montré digne de sa fonction et il a rabaissé ceux qui l'ont suivi dans ses sarcasmes au niveau de la foule, prompte à juger et à rire, comme nous la décrit Galeron, qui craint les plaisanteries des Romains et leur pouvoir destructeur :

Sire, il n'est pas ne bel ne jent
que je tot die oiant la gent,
qu'il en poroient bien gaber[33].

Eracle lui aussi est victime des plaisanteries de la foule, lorsqu'il propose un prix au sénéchal qui l'achète, ou chaque fois qu'il acquiert à grands frais une pierre jugée sans valeur ou un poulain d'apparence chétive[34]. A travers ces scènes d'achat et de marchandage, Eracle met en scène de façon visible la notion de valeur : valeur apparente, valeur marchande, valeur réelle. Quant aux deux héros, tous deux victimes du *gab*, l'un à cause de la volonté sainte de ses parents, l'autre par sa propre volonté, devenus pauvres et inconnus, ils se révèlent bien supérieurs à ce qu'ils paraissent être et, en même temps, ils révèlent la faiblesse du jugement impérial et celle d'une cour où tout repose sur les apparences.

A la jalousie, aux fausses apparences, il faut ajouter enfin le goût du profit qui règne à la cour où chacun cherche à augmenter sa puissance et son influence sur le souverain. Ainsi, les parents des jeunes filles proposées en mariage à Laïs leur recommandent de ne pas oublier leur lignage si elles sont choisies[35]. Bien plus, dans *Ille et Galeron*, leur crainte de l'avenir et leur désir d'obtenir terres et pouvoir à Constantinople conduira les vieux conseillers de Ganor à la trahison. Ils livrent la jeune impératrice à un prétendant qu'elle déteste pour sa cruauté mais qui, par ce mariage, deviendrait le souverain unique de l'Orient et de l'Occident.

Or, cette faiblesse du pouvoir que dénonce Gautier, qu'elle se manifeste dans la première partie d'*Eracle* ou dans *Ille et Galeron*, où l'accentuent encore la faiblesse physique, la vieillesse de l'empereur et

32 — *Ille*, vers 3174-3177.
33 — *Ibid.*, vers 4113-4115.
34 — *Eracle*, vers 814-815, 932, 884. Dans l'épisode d'Athanaïs, le motif réapparaît puisqu'Eracle fait confiance à la vérité profonde de la jeune femme alors que Laïs s'arrête à son apparence féminine.
35 — *Ibid.*, vers 1983-1986.

l'épreuve de la guerre, augmente la puissance des conseillers dans le cadre d'une société féodale où l'empereur est aussi le suzerain. On sait que, dès le début d'*Ille* le héros est confronté aux difficultés que provoque un seigneur trop faible. Le duc de Bretagne laisse dépouiller Ille de ses biens, provoquant sur ses terres un conflit qui ne trouvera une issue que bien plus tard et sans qu'il soit lui-même intervenu :

Ille escillierent li baron.
Onques del frere Galeron
del foible duc, ne fu tensés[36].

Il faudra qu'Ille s'adresse au roi de France qui lui donnera, le temps venu, les moyens de retrouver ses terres ; le roi agit par loyauté et en souvenir du père d'Ille, Eliduc. Dans la suite du récit, par deux fois, Gautier présente une situation où le pouvoir est très affaibli, voire absent, laissant aux barons l'essentiel des décisions à prendre.

Une première fois, l'empire est attaqué par un ennemi puissant et l'empereur, trop vieux, ne peut participer au combat. Une fois le sénéchal mort, dans une situation de crise, les barons prennent seuls la décision de conférer le titre de sénéchal à celui qui s'est distingué dans la bataille et qui continuera à assumer cette fonction au-delà de la crise :

Or soiés nostres connestables,
et senescaus serés estables
a tous les jours de vostre vie[37].

Cette décision est prise au nom de l'ensemble des barons (le barnage), en l'absence de l'empereur, et cela malgré les hésitations du héros qui voudrait s'en remettre à la décision du souverain et n'accepte qu'à la condition que celui-ci avalise le choix de ses vassaux. Mais ceux-ci estiment leur décision définitive et ne pouvant qu'être entérinée par Rome :

Ja l'emperere d'Alemaigne
ne sera la ou ce desdie
dont cis barnages vos afie[38].

Le messager, chargé d'avertir l'empereur, annonce l'élection d'Ille par les barons et, reprochant, nous l'avons vu, au souverain son peu de jugement passé, lui conseille d'accueillir Ille avec faveur[39], suivi en cela par toute l'armée. La dernière partie du roman accentue encore

36 — *Ille*, vers 155-157.
37 — *Ibid.*, vers 2457-2459.
38 — *Ibid.*, vers 2472-2474.
39 — *Ibid.*, vers 3193-3199 et 3161-3167.

la crise. Rome est de nouveau menacée, le pays occupé par l'ennemi, le pouvoir semble vacant (on ne sait pas où est Ganor, partie à la recherche d'Ille). Les chevaliers romains choisissent dans le combat comme empereur celui qui a montré qu'il était capable de défendre réellement l'empire :

En vos avomes boin signor.
Prenés l'onor, prenés l'empere,
s'en soiés sire et commandere[40].

La valeur physique, en même temps que la valeur morale et la capacité à agir telles qu'elles se révèlent dans l'épreuve de la guerre, désignent donc l'empereur dans les situations de crise, même si celui-ci n'était pas au départ d'un rang très élevé. Ce choix a cependant été longuement préparé dans le roman. Dès le vers 5121, les Romains, observant l'action d'Ille en Bretagne, estiment qu'il est digne de « porter corone » et espèrent qu'il pourra revenir épouser Ganor et succéder au vieil empereur de Rome ; celui-ci d'ailleurs, l'aurait voulu pour gendre et héritier[41] et aurait préféré, plutôt que de voir Ille partir pour la Bretagne, que

[...] li dus eüst Ganor
et en son cief corone d'or[42].

Les deux épouses successives d'Ille font son éloge dans la même perspective, soulignant respectivement la supériorité d'Ille sur ses origines, alors considérées comme trop humbles par le frère de Galeron :

Trop par ai pensé grant folage
quant j'ai pris garde a son parage !
Ques hom sossiel que fust ses pere,
si vaut il mix c'uns emperere[43].

ou sur l'empereur d'Orient, prétendant de Ganor :

Mot ai por avoir un prodome,
et je ne sai ne bas ne haut
qui vaille tant com li dus vaut
ne qui tant soit cortois ne biax[44].

Les barons reconnaissent en Ille leur égal par le rang — par ses exploits, n'est-il pas sénéchal, et duc en Bretagne ? — et leur supérieur par la valeur :

40 — *Ibid.*, vers 6080-6082.
41 — *Ibid.*, vers 5149-5162.
42 — *Ibid.*, vers 5161-5162.
43 — *Ibid.*, vers 4081-4084.
44 — *Ibid.*, vers 6224-6227.

Ce ne sont mie li plus vil
qui ce dient, mes li plus haut
et li plus fier et li plus baut;
et tout li plus rice baron
de tote Rome et d'environ
ne cuident dire nul desroi[45].

Le désordre serait dans l'abandon du pouvoir à des mains trop faibles ou à un homme maudit de tous pour sa violence et sa traîtrise, comme l'empereur de Roménie, non dans l'accession au trône de celui que sa valeur a révélé en être digne.

De la même façon dans *Eracle*, à cause de la vacance du trône due à l'action de Chosroès, le héros est élu par Constantinople sur sa réputation, qu'il confirme en parvenant le premier dans la ville pour remplacer Foucart[46]. Si Laïs est empereur par héritage, puisqu'on nous précise qu'il ne « forligne pas son père »[47], les deux héros accèdent au pouvoir suprême par le choix, soit de l'empereur en place, soit de ceux qui dépendront d'eux. Une seule condition réelle est mise à leur accession au trône, leur qualité de chevalier, car l'empereur doit aussi jouer un rôle dans la guerre. D'où, dans *Eracle*, le passage où Gautier nous explique comment l'origine de son héros une fois connue de tous, le jeune homme est adoubé par l'empereur. Episode dont Fourrier souligne que Gautier l'a ajouté à sa source et qu'il se rattache mal à la construction d'ensemble ; épisode indispensable pourtant car ainsi désormais Eracle peut devenir l'empereur Héraclius. De la même façon, Ille, qui se présente d'abord comme n'étant même pas chevalier[48] se révèle ensuite le meilleur de tous les combattants.

Un autre trait commun aux deux héros est la loyauté, qui apparaît comme une qualité indispensable au pouvoir : ainsi, le roi de France qui permet à Ille de retrouver ses terres est « loial » et « de bone foi » (vers 270 et 275) ; de même, la loyauté d'Eracle est éprouvée à travers l'épisode des trois dons :

Eracles est molt bien del roi,
car en ce qu'il l'a esprouvé
l'a molt por fin loial trouvé[49].

Or, Laïs au contraire est capable de fausseté ; on le voit par exemple chercher à ruser contre Eracle, à « fausser celui qui ne faut » (vers 1293),

45 — *Ibid.*, vers 5124-5129.
46 — Gautier a modifié l'histoire qui faisait tuer Foucart (Phocas) par Héraclius. Voir sur ce point Fourrier, pages 213-215.
47 — *Eracle*, vers 2031-2032.
48 — *Ille*, vers 2043-2045 : « Es tu sergans u chevaliers ? / — Assés l'ai dit, biax sire ciers, / que onques chevaliers ne fui ».
49 — *Eracle*, vers 1258-1260.

attitude très sévèrement jugée par le sénéchal qui, bien que lui-même déçu à ce moment du récit par Eracle, ne conçoit pas que l'empereur puisse tromper et lui adresse de violents reproches, l'accusant de suivre les mauvais conseillers[50] :

Signor, fait-il, ce n'i a rien.
Si m'aït Dius, or voi je bien
que contre un home qui retrait
prince de faire honteus plait,
sont il mil qui a mal l'empaignent
et qui le honte li ensaignent.

Le rôle de l'empereur — et là s'applique une nouvelle fois la thématique du jugement, de l'être et du paraître — c'est de discerner parmi ceux qui l'entourent les preudomes dont il doit craindre le jugement et sur lesquels il peut s'appuyer — c'est le rôle que se donne le sénéchal qui garde confiance en Eracle malgré les médisances et le considère lui aussi comme un preudome digne de conseiller l'empereur — et les mauvais conseillers :

mais ja certes por les malvais
n'iert mains li varlés mes amis ;
jou ai sauf canque g'i ai mis.
Faus est qui croit malvaise rien
de faire preudome el que bien[51].

Le pouvoir est donc une responsabilité d'autant plus difficile à assumer qu'il est sans cesse en butte à la tromperie et qu'il est en lui-même corrupteur. Cela apparaît d'une façon théorique dans le discours des parents des candidates au mariage, discours qui pourrait bien être celui même de Gautier :

Tant que li hom est en pooir
si doit il plus franc cuer avoir.
Nus ne set home que il valt
ançois qu'il soit montés en halt ;
quant il est montés dusqu'en som,
lors primers pert s'il est preudom [...]
[...] molt a povre gentelisse
qui por eür pert se francise[52].

Le pouvoir révèle la nature profonde de celui qui l'exerce. A nouveau on trouve exprimé à travers ces formules proverbiales le conflit

50 — *Ibid.*, vers 1375-1380.
51 — *Eracle*, vers 1396-1401. Voir aussi les vers 5475-5476 : « preudome qui aime bien et pais / redoute plus que li malvais ».
52 — *Ibid.*, vers 2007-2008, 1999-2002, 2005-2006.

entre apparence et réalité, la même idée d'épreuve révélatrice, si présente dans *Eracle*. Un autre personnage se fait l'écho de la même inquiétude au moment d'accéder au pouvoir; c'est la jeune Athanaïs qui confie à sa tante son inquiétude devant les risques que comporte l'exercice du pouvoir:

Ante, se Dieus me face aïe,
ja ne serai trop esbahie
ne trop par riqueche avulee;
forment seroit desjuglee
se a Dieu ne savoie rendre
çou qu'il m'a doné por despendre[53].

Apparaît ici une dimension nouvelle, qui ne touche plus seulement à la relation avec les courtisans ou même les sujets, mais à une dimension intérieur, morale voire religieuse que l'on retrouvera plus loin dans *Eracle*: l'empereur est dépositaire du pouvoir et ce don implique des devoirs autant moraux que politiques.

La dernière partie d'*Eracle*, en effet, nous présente une nouvelle fois un souverain face à une situation de crise: or, la préoccupation du héros, dont l'esprit de décision n'est pas douteux, est pourtant de créer un équilibre, en même temps que de mettre en œuvre sa responsabilité: Eracle consulte ses barons[54], Eracle cherche à épargner ses hommes:

[...] Et moi estuet,
por ce que on me tient a sage
d'eschiver le conmun damage[55].

D'où le choix du combat singulier contre le fils de Chosroès.

Cependant, il est impossible d'étudier la conception du pouvoir dans cette partie d'*Eracle*, en occultant totalement la dimension hagiographique du récit, et le contexte de guerre sainte et de reconquête de la Croix. On peut cependant noter qu'en Eracle, Gautier distingue et réunit à la fois deux aspects différents du pouvoir, de l'*imperium*: Eracle combat pour défendre l'*imperium* terrestre mais aussi pour l'*imperium Christi* face au même ennemi, Chosroès.

Dans la perspective religieuse, Eracle, sur l'ordre de l'ange (vers 5325 et suivants) reconquiert la Croix sur le païen, le «fol» (vers 5225), le chef de «cele fole gent averse» (vers 5224), en défendant l'Eglise attaquée. Il remet la Croix à Jérusalem et lui rend son pouvoir en

53 — *Ibid.*, vers 2773-2778.

54 — L'éditeur d'*Eracle*, Guy Raynaud de Lage, signale en note au vers 5440 que «le conseil des barons... ne figure pas dans la source latine, il est inspiré de la chanson de geste». Voir aussi Fourrier, *Op. cit.*, page 215.

55 — *Eracle*, vers 5480-5482.

instituant la fête de l'Exaltation, devant la foule des fidèles qui déclarent : « cist hom est de par Dé »[56].

Dans la perspective de l'*imperium* terrestre, Eracle, porteur de l'épée de Constantin, vainc le félon Chosroès qui a tué l'empereur Foucart par trahison et restaure le pouvoir de Constantin dans Constantinople menacée où il rentre en triomphateur, comme « li preudom qui tint l'empire » (vers 6493), reconnu par les habitants comme le meilleur des empereurs.

Les deux villes, étroitement liées puisqu'elles possèdent chacune un des morceaux de la Croix, partagée par la mère de Constantin, représentant chacune une dimension différente du pouvoir. Eracle rétablit à Constantinople, selon la coutume de Constantin (vers 5290), l'*imperium* terrestre troublé par l'attaque félone de Chosroès, avant de rétablir à Jérusalem, par sa victoire sur le même Chosroès, l'*imperium Christi*. Dans les deux cas, il s'agit de rétablir une identité, une authenticité perdue : l'authenticité du pouvoir impérial selon la coutume de Constantin, l'authenticité du pouvoir de la Croix, outragée par celui qui l'a transformée en support d'un pouvoir illustoire qui déclenche les tempêtes. Eracle rétablit le pouvoir de Constantin, bafoué dans Foucart assassiné, et celui de la Croix, bafoué dans le rôle d'objet magique que lui faisait jouer Chosroès.

Les deux fonctions d'Eracle se trouvent associées dans sa statue. Celle-ci a une valeur symbolique d'autant plus grande qu'elle constitue la seule description d'objet de tout le roman, en un temps où ces descriptions étaient à la mode[57]. Eracle y est représenté comme empereur et en même temps comme croisé repoussant les païens, en empereur-chevalier défenseur de la Chrétienté[58].

L'épisode de Jérusalem cependant, ouvre d'autres perspectives dans la conception du pouvoir, perspectives qu'Athanaïs annonçait déjà. D'une part, en effet, il met en scène deux buts très anciens de la croisade, déjà attestés dans les chants de pèlerins dès avant la Première Croisade : restaurer l'*Imperium Christi* à Jérusalem, mais le faire à travers la *conversio morum*. Ce dernier point reste toujours présent dans

56 — *Ibid.*, vers 6393.

57 — Il n'y a aucun portrait chez Gautier, semblable à ceux que l'on trouve chez Chrétien. La description de la statue n'est donc pas là comme ornement, mais avec une signification bien précise : figurer le modèle idéal de l'empereur. A propos du modèle possible de la statue, voir E. Faral, *Recherches sur les sources latines des romans courtois*, page 327, où il mentionne une statue de l'empereur Justinien représenté un globe dans la main gauche, la main droite étendue vers l'Asie « comme pour commander aux barbares de ne pas sortir de leurs limites ». Voir aussi Fourrier, *op. cit.*, pages 246 sq.

58 — Il s'agit ici de la Croisade par excellence puisqu'elle vise à restaurer la Croix dans Jérusalem. Cependant, le choix du sujet s'explique aussi par le contexte historique. Voir Fourrier, *op. cit.*, page 196 et page 199 : « Le climat était propice à l'entreprise d'*Eracle* ».

les prédications de la Croisade, saint Bernard expliquant ainsi l'échec de la Deuxième expédition par le péché, la faiblesse qui a perdu l'Eglise et particulièrement la *superbia* des acteurs qui empêche d'accéder à l'ultime étape, Jérusalem[59]. Or, *Eracle* illustre parfaitement cette conception : Eracle ne peut entrer à Jérusalem car, s'il a vaincu Chosroès, il ne s'est pas vaincu lui-même ; il a tiré de sa victoire un sentiment d'orgueil et faussé le sens de l'entrée du Christ à Jérusalem dont il fait une entrée triomphale. La fonction impériale rend cette faute particulière grave car, empereur, Eracle a des devoirs à la fois envers Dieu et envers la foule qui le suit.

Le rôle d'Eracle était en effet, d'une part, de transmettre le pouvoir à celui qui le détient réellement, c'est-à-dire le Christ. Suivant le langage de l'ange, tous les donc reçus par Eracle, et le pouvoir lui-même, ne sont que des dépôts qu'il faut faire fructifier. La victoire d'Eracle sur Chosroès et la délivrance de la Croix ne sont que le *guerredon* des dons reçus. Il n'est pas le détenteur du pouvoir, il n'en est que le dépositaire et doit en rendre compte :

car tout est de par Diu que t'as[60]

On reconnaît ici l'écho des paroles du Christ à Pilate rapportées par l'Evangéliste Jean : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'avait été donné d'en haut »[61]. Eracle doit accepter de reconnaître que, si ce pouvoir lui a été donné, ce n'est que pour la délivrance de la Chrétienté abattue et non pour l'exercice du pouvoir en lui-même :

Tant de vertu me tramesis
que celui vaintre me fesis
qui son ciel fist d'or esteler
et dius se faisoit apieler[62].

La conversion est nécessaire pour ouvrir les portes de Jérusalem, non seulement à l'empereur, mais à la foule des fidèles. Car l'empereur a un second rôle à jouer : il est responsable devant Dieu du peuple des fidèles et lui même est un modèle pour ce peuple. Le texte souligne à plusieurs reprises, par la bouche même d'Eracle, cette responsabilité :

59 — Voir E. Delaruelle, « L'Idée de croisade chez Saint Bernard », in *Mélanges Saint Bernard*, Dijon, 1953, et F.W. Wentzlaff-Eggebert, *Kreuzzugsdichtung des Mitteltalters*, Berlin, 1960, particulièrement I, 2 : « La spiritualité dans les sermons de Bernard de Clairvaux : *conversio morum* », p. 20 sq et II, 1 : « La croix comme symbole de l'*Imperium Christi* », p. 35 sq.

60 — *Eracle*, vers 5334.

61 — *Jean* XIX, 11.

62 — *Eracle*, vers 6281-6284.

Ci aroit molt estrainne cose
se por moi *ert li porte close [...]*
Cil qui por moi *perdroit l'entree*
maudiroit adiés le ventree
celi qui fu de moiençainte. [...]
Mais, se Diu plaist, ja n'avenra
que li autre perdent por moi
l'entree[63]

L'attitude d'Eracle, si longuement décrite, ses gestes d'humilité, sont au sens le plus profond, un spectacle, que tous doivent contempler et qui doit leur être un modèle. La foule reconnaît en Eracle un guide et Dieu fait un miracle comme le signe qu'Eracle a bien rempli sa fonction :

Damedius, [...]
i a fait si apert miracle
por son *empereor Eracle*[64].

Cet empereur-chevalier, en relation directe avec le sacré, représentant de Dieu et référence pour les hommes, qui perpétue son action à Jérusalem (par l'institution de l'Exaltation de la Croix) comme à Constantinople (par la présence de la statue), constitue le modèle idéal de la figure du pouvoir dans l'œuvre de Gautier.

Marie-Madeleine CASTELLANI
Université de Lille III

63 — *Ibid.*, vers 6315-6316, 6319-6321 et 6324-6326.
64 — *Ibid.*, vers 6376-6378.